



# Le jardin de l'Eden

*El Jardín del Eden*  
de Maria Novaro

## Fiche technique

Mexique - 1994 - 1h45

Couleur

Réalisateur :

**Maria Novaro**

Scénario :

**Beatriz Novaro**

**Maria Novaro**

Musique :

**Pepe Stephens**



Gabriela Roel

Interprètes :

**Renée Coleman**

(Jane)

**Bruno Bichir**

(Felipe)

**Gabriela Roel**

(Serena)

**Rosario Sagrav**

(Elisabeth)

**Alain Cinagherotti**

(Julian)

**Ana Ofelia Murguía**

(Juana)

**Joseph Culp**

(Frank)

## Histoire

Serena, la trentaine, arrive avec ses trois enfants à Tijuana - ville mexicaine à la frontière des Etats-Unis - où son mari décédé lui a laissé une maison et un revenu. Jane, une américaine du même âge, y cherche l'aventure mais aussi son amie Elisabeth et son frère Frank, écrivain désabusé qui passe désormais son temps à observer les baleines.

Elisabeth, elle, est une jeune «chicana» qui cherche à retrouver ses racines au Mexique où elle est venue avec sa fille Guadalupe, une enfant qui refuse de s'exprimer aussi bien en anglais qu'en espagnol.

Pour sa part, Felipe, un jeune paysan, voit en Tijuana un tremplin vers les Etats-Unis. Depuis qu'il a abandonné ses cours, Julian, le fils aîné de Serena tue le temps à la frontière en compagnie d'aspirants immigrants et se lie d'amitié avec Felipe.

La terre promise paraît être pour chacun celle à laquelle les autres ont tourné le dos.

## Critique

La musique de Charles Mingus (*Tijuana Mood's*) et les images d'Orson Welles (*Toch of Evil*) ont depuis longtemps associé Tijuana une ville mexicaine à la frontière des Etats-Unis, à l'image d'une ville amère, perdue par sa prostitution, sa misère et les rêves interdits du pays d'en face. Trop loin de Dieu et trop près de l'Amérique, comme le dit un vieux proverbe local. Une ambivalence que Welles n'avait pas pu directement filmer, faute d'autorisation. (...)

Maria Novaro, réalisatrice mexicaine révélée au festival de Cannes 1991 par son second long métrage, **Danzon** a fait montre d'un certain culot. Non seulement parce qu'elle est retournée sur les traces de Welles (Tijuana), non seulement parce qu'elle a eu, elle, l'autorisation de filmer la vraie Tijuana, mais encore parce qu'en fin de compte elle a pris le parti, une fois sur place de ne pas filmer la ville, justement.

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Autrement dit, elle a fait comme si l'exigence du «*plus merveilleux décor du monde*» (dixit Welles) n'existait pas. Ou plus exactement comme si Welles s'était trompé en voyant dans Tijuana ce décor si imposant dans sa misère. Ce qui compte ici, c'est la façon de se réapproprier un imaginaire urbain (la façon de vivre la ville, plus que la ville elle-même), et le culot d'opposer à la Tijuana fantasmée de Welles une autre Tijuana fantasmée et non le film réaliste et social qu'elle aurait pu faire. D'où ce titre, **Le Jardin de l'Eden** : un pied de nez biblique à l'**Evil** de Welles, une référence inversée parce que l'espace est lui-même filmé à l'envers : en plein soleil la plupart du temps, avec des couleurs vives, des senteurs, des épices, avec des gens qui s'aiment (ou essaient de s'aimer), et qui sont drôles à force d'être en décalage par rapport à l'espace dans lequel ils circulent (notamment l'américaine délurée interprétée par Renée Coleman).

L'énigme d'un **Jardin de l'Eden** en pleine ville-frontière pourrait tenir de l'humour noir (ou de la stupeur, comme le **Monde parfait** de Clint Eastwood), si elle ne révélait - derrière la partialité de son point de vue - l'insistance d'une conviction : les prostitués, les malheureux et les affreux comptent moins que l'illusion universellement partagée d'un ailleurs qui vaille la peine du voyage, et le malheur d'y être compte moins que le bonheur d'espérer en sortir. Les plus heureux sont ainsi ceux qui ont encore l'espoir d'un ailleurs, qu'ils soient riches ou pauvres, mexicains ou américains (un point essentiel).

Le film découvre que l'envie de partir est parfois plus importante que le départ lui-même. Pas un film moral donc, pas un film réaliste, pas un film optimiste non plus, puisque l'Eden en question n'existe jamais que sous la forme d'une intention. Un film dont le dernier fantasme est de découvrir une ville où les habitants sont plus beaux, plus riches, et plus drôles que les rues, la misère et

les autres d'en face. Un film brillant où le fantasme du départ est le début en même temps que la fin de tout. Un cercle qui n'en finit pas de permettre d'espérer autre chose, et qui pourtant, dans sa douce et amère conscience de son illusion, laisse la certitude qu'il n'y a jamais d'ailleurs acceptable.

Stéphane Malandrin  
*Cahiers du Cinéma n°489 Mars 95*

Elle avait réalisé **Danzon** (Cannes 1991), délicieux *musical* intimiste ; cette cinéaste originale nous envoie une carte postale de Tijuana, la petite ville mexicaine séparée des Etats-Unis par plus de vingt kilomètres de murs d'acier. Loin d'être une œuvre de simple engagement civique sur le heurt entre sous-développement et superdéveloppement, **El jardin del Eden** propose un entrelacs fluide entre diverses langues, cultures, existences. Une Mexicaine avec trois fils, une écrivain nord-américaine, un paysan qui aspire, comme tant d'autres, à émigrer, une *chicana* restée dans sa patrie... Le *murale* est peint à touches légères, les figures du premier plan comptent moins que les infinies nuances qui étincellent dans le fond. L'hypersensibilité de Maria Novaro fonctionne parfaitement comme liant pour tout cela.

Lorenzo Codelli  
*Positif n°405 Nov. 1994*

(...) Le thème de l'émigration, avec tous les thèmes qu'il suppose (la quête d'identité, le barrage des cultures et des langues...), a largement été exploité au cinéma. Maria Novaro s'éloigne du ton documentaire ou engagé généralement

employé et ce n'est pas une pancarte officielle qui nous apprend que nous sommes à la frontière, mais le nom d'un restaurant (la Frontera). De même que ce n'est pas un regard unique qui est posé sur la réalité mais plusieurs, ceux de chacun des personnages (la touriste américaine et son frère, la mère de famille mexicaine et son fils aîné, la jeune femme *chicana*, Felipe le paysan), par le biais de média différents (la photo et la vidéo). Les barrières auxquelles se heurtent les personnages sont intérieures et mentales avant d'être d'acier. Elles s'appellent «mari décédé», «ancêtres», «baleines»... La frontière n'est pas tant politique qu'utopique, au même titre que la *Frontière* des pionniers américains, symbole de la terre promise. Avec **Le Jardin de l'Eden**, Maria Novaro fait se croiser une diversité de destins et tente d'extraire d'une situation historique son jus métaphorique. Si le résultat n'est pas toujours convaincant, du fait d'une mise en scène peu rigoureuse, le film a néanmoins le mérite de dégager un parfum personnel, évitant adroitement le pathos et les poncifs du genre.

Claire Vasse  
*Positif n°409 Mars 1995*

En fait de **Jardin de l'Eden**, Tijuana, la ville frontière entre Mexique/Etats-Unis qui donne son cadre au film de Maria Novaro, se rapprocherait plutôt, mythologiquement, de la Babylone décadente puisqu'elle servit de bordel et de casino au tout-Hollywood dans les années 30, sous la prohibition. Ce mouvement migratoire a depuis eu tout le loisir de s'inverser : chaque année, ce sont désormais des milliers de Mexicains qui tentent d'atteindre «le rêve américain» en sautant l'infranchissable mur d'acier de plus de 20 km de long, qui sépare les

deux pays comme deux frères non réconciliés.

La réalisatrice, née à Mexico et qui, dans son film précédent (**Danzon**), trifouillait l'humeur de Vera Cruz, s'est donc installée au cœur de cette zone contradictoire, à cheval sur plusieurs cultures, espagnole, anglaise, métisse, indienne, où croisent des personnages en quête d'un début d'identité, quelque chose qui tient lieu d'origine et permet quand même de s'évader. **Le Jardin de l'Eden**, film imparfait mais attachant, multiplie les points de vue et les entrées sur la question de l'identité. De quoi peut (ou doit)-on se sentir proche ? Comment lier son histoire personnelle à celle d'un peuple ? Le film ne résout rien mais développe une série de situations comme autant de blocages et de malaises : désir fou de Jane de se fondre dans le décor, de tuer l'Amérique blanche en elle, ou démangeaison pro-américaine des aspirants à l'immigration, d'autant plus exaspérée que la plupart des voyages clandestins, quoique chèrement monnayés à des passeurs professionnels, échoue en équipée lamentable.

Frappé au coin de ce flottement ordinaire où chacun semble attendre son heure, hébétude qui coupe court aux moindres velléités de travail un peu suivi (cf. le frère de Jane, écrivain en panne fixé devant l'écran vide de son Macintosh), au rythme latino classiquement indolent de cette vie perpétuellement ensoleillée, à coup de plans lancinants pour un récit arrêté, le film suit une pente douce et instaure une ambiance de calme plat.

Il apparaît peu à peu que la frontière matérielle qui traverse le pays, départageant la plage en deux avant de plonger dans la mer, ne recoupe pas celle, plus confuse, que Felipe, par exemple, jeune paysan mexicain (un iota surjoué par Bruno Bichir qu'on retrouvera bientôt, plus tenu, dans le nouveau Ripstein), emporte avec lui sans le savoir, quand finalement il passe de l'autre côté du

mur et veut croire encore que l'Amérique n'attend que lui.

Film sur une sorte de mauvais horizon généralisé (la vie est ailleurs, le présent n'est que la réserve d'un avenir idéal), **Le Jardin de l'Eden** ne porte cependant aucune condamnation. Y infuse un mal d'exil intérieur, la nostalgie d'un pays qu'on n'a jamais connu.

Didier Peron

*Libération 1er Mars 1995*

Réalisatrice mexicaine du séduisant **Danzon**, Maria Novaro brosse les portraits d'hommes et de femmes en quête d'identité. Autant de visages qui reflètent les facettes multiples du Mexique. Un pays métissé et baroque au devenir incertain. Tirailé entre ses traditions et sa fascination pour son voisin. C'est un voyage presque immobile, doux-amer, raconté avec pudeur et délicatesse. La réalisatrice ne mise point sur l'action (à part l'escapade avortée et douloureuse de Felipe). Elle préfère éclairer des rencontres, créer des situations d'écoute et d'échanges. Son regard donne du temps au temps, se veut impressionniste et



panoramique. Il permet ainsi à chacun de se raconter. Revers de ces qualités : à vouloir parler de tout, Novaro survole certains personnages et s'attarde sur d'autres, superflus (l'écrivain résigné). Du coup, la dynamique de la fiction est sacrifiée au profit d'une parabole assez bancale. Malgré tout, **Le Jardin de l'Eden** dégage un charme. Car cette frontière, pour Novaro, est aussi la métaphore des moments charnières de quelques vies : le passage difficile de l'enfance à l'âge adulte, du deuil à la survie, de l'illusion à la raison.

Jean Coutances

*Télérama n°2354 25 Fév. 95*

## Propos de Maria Novaro

(...) Dans **Danzon** je m'étais intéressée aux relations entre hommes et femmes. Dans le **Jardin de l'Eden** le sujet est d'abord, et surtout, le Mexique...

(...) **Le Jardin de l'Eden** est né du besoin de comprendre qui nous sommes, comment nous changeons, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du Mexique. C'est pour cette raison que j'ai choisi une zone limite où le rêve de passer de l'autre côté, aux Etats-Unis, est vraiment réel...

(...) Lorsque j'ai dit que je voulais filmer à Tijuana, on m'a prise pour une folle. Tijuana est une ville de très mauvaise réputation, une ville prostituée. C'est la pire ville du Mexique. Mais j'ai décidé d'y tourner après y avoir travaillé, car j'en suis tombée amoureuse. J'ai essayé de la traiter avec amour. Je voulais revendiquer la véritable image de Tijuana, montrer son côté humain. On l'imagine comme un lieu habité de bandits et de prostituées, mais c'est un lieu fascinant, un lieu de frontière où vivent des personnes qui se rencontrent et se

quittent, emportant avec elles leur culture, leurs illusions, leurs rêves. Pour moi, c'est une ville très ouverte et vivante, qui en plus d'être belle, a sa personnalité et sa grâce, très américaine par certains côtés, terriblement mexicaine par d'autres.

(...) Il me semble que même pour les Mexicains, cette ville a conservé la mythologie d'autrefois. Avant c'était le grand bordel du Hollywood des années 30, quand il y avait prohibition de vendre et de boire de l'alcool. C'était un point de rencontre pour les bons vivants, les intellectuels et les aventuriers de tout acabit. En deux heures, les Américains arrivaient à Tijuana où il y avait des casinos, des bars et des prostituées. Alors qu'à la Havane et à Panama tout est fini, Tijuana est une tradition qui ne meurt pas. Aujourd'hui, seule l'avenue de la Révolution a gardé ce mélange hollywoodien, entre Cuba et le Vieil Ouest. Le reste de la ville est absolument normal. Et c'est justement l'aspect confus de cette limite qui m'a séduite. Et le fait qu'il existe une communauté indienne des deux côtés de la frontière qui passe moitié de son temps aux Etats-Unis, moitié de son temps au Mexique, comme pour essayer de conju-

guer deux mondes qui tendent à se séparer obstinément. Cela a beaucoup influé dans ma recherche...

(...) Tijuana est la ville-frontière entre le Mexique et les Etats-Unis où le flux de la migration est le plus important vers le nord. Des milliers de Mexicains tentent de franchir le mur de plus de 20 kilomètres qui descend de la colline et va se plonger dans la mer. La surveillance y est donc stricte et rigide. Une industrie d'expatriés illégaux a fleuri, générant des malfaiteurs et des débrouillards, un lieu plutôt instable, peu naturel, une gare de passage. Mais ce n'est pas seulement cela. C'est également une plaie ouverte, un sanctuaire de l'espoir pour le salut individuel et social d'un peuple pauvre...

(...) Tijuana est le lieu où émerge consciemment la contradiction entre l'orgueilleuse défense d'identité du Mexique (qui se transforme facilement en arrogance nationaliste) et le désir d'imitation suscité par la sirène du Grand Voisin qui fait rêver en faisant flotter les banderoles d'un modèle de bien-être et de liberté...

## Filmographie

Courts métrages

**Una isla rodeada de agua** 1985

**Azul celeste** 1987

**Otonal** 1993

Longs métrages

**Lola** 1989

**Danzon** 1991

**El jardín del Eden** 1994



Gabriela Roel et Renée Coleman